

Vers une approche traductologique globale fondée sur le nom

Towards a global translational approach based on the noun

Date de réception : 03/07/2019 ; Date d'acceptation : 04/04/2020

Résumé

Cette étude entreprend de démontrer que la traductologie d'aujourd'hui relève d'une traduction épistémologique alors qu'elle devrait traiter une traduction ontologique. Elle abordera donc le signifié et ce qu'il implique comme notions de signification et de sens, et essaiera d'expliquer la vraisemblance logique du contexte, mais aussi sa nature, qui ne devrait pas avoir lieu dans le cadre de la traduction ontologique susdite. Par la suite, il sera question d'établir les principes théoriques d'une nouvelle approche traductologique fondée sur le nom après avoir démontré qu'il serait la catégorie holosémantique du discours. L'étude qualifie cette approche de globale parce qu'elle représente une vue d'ensemble par laquelle il s'agira d'expliquer la possibilité d'unir la signification et le sens malgré l'in vraisemblance «onto-logique» de ce dernier.

Mots clés : signification fractale ; sens projeté ; contexte ; traduction ontologique ; nom holosémantique.

Yacine MALEK*

Département de traduction
Faculté des lettres et des
langues, Université des
Frères Mentouri
Constantine 1, Constantine,
Algérie

Abstract

This study undertakes to demonstrate that today's translational comes under an epistemological translation, whereas it should deal with an ontological translation. Therefore, it will examine the signified and what it implies as notions of signification and sense, and will attempt to explain the logical verisimilitude of the context, but also its nature, which should not exist as part of the aforementioned ontological translation. Subsequently, it will be a question of establishing the theoretical principles of a new noun-based translational approach after having demonstrated that it (the noun) would be the holosemantic part of discourse. The study qualifies this approach as global because it represents an overview by which it will be necessary to explain the possibility of uniting signification and sense in spite of the "onto-logical" improbability of the latter.

Keywords: fractal signification; projected sense; context; ontological translation; holosemantic noun.

ملخص

تهدف هذه الدراسة إلى بيان أنّ التَرْجُمِيَّة اليوم تُعْنَى بِتَرْجَمَةِ إِبْتِمُولُوجِيَّةٍ بينما كان الأولى لها أن تتم عن ترجمة أنطولوجيَّة. و عليه، يُتَنَاقَلُ المدلول بالدراسة، و ما ينجز عنه من مفهومي الدلالة و المعنى، فيحاوُلُ تبرير الوجود المنطقي للسياق، و كذا طبيعته؛ إذ لا ينبغي هذا الأخير في إطار الترجمة الأنطولوجيَّة سابقة الذكر. و يتم بعد ذلك إرساء قواعد نظريَّة جديدة لمنهج تَرْجُمِيَّ إجمالي يستند إلى الاسم بعد إثبات أنّ الاسم قد يكون المستحوذ على الدلالة من بين أجزاء الكلم كلاً. و يُعْنَتُ هذا المنهج بالشامل لأنه يقم نظرة شاملة عن تصوُّري الدلالة و المعنى المتنافرين، يسعى البحث للتأليف بينهما رغم اللامنطقيَّة المرَّجحة للمعنى مادامت دلالات الإيحاء المنبثقة من اقترانه بالسياق لا تتسجم و وحدانيَّة المدلول الموضوعي المطلوب من قِبَل المترجم الأنطولوجي.

الكلمات المفتاحية: دلالة كسيريَّة؛ معنى مُسَقَط؛ سياق؛ ترجمة أنطولوجيَّة؛ اسم مستحوذ على الدلالة.

* Corresponding author, e-mail: yacine.malek@umc.edu.dz

I- Introduction :

L'expérience des fentes de Young, menée pour la première fois en 1802 (Benson 2016 : 253-254), eut révolutionné le monde car l'on découvrit ultérieurement grâce à elle la double nature simultanée « onde-particule » dont sont faites les choses : plus tard l'on sut que tout est vibration (Belaubre et *al.* 2018 : 344-345) et que tout est dans un état superposé régi par ce qui est appelé onde de probabilité. De fait, après la découverte des électrons par Joseph J. Thomson en utilisant un tube cathodique, Davison et Germer s'en sont servis et en ont projeté un vers une cible de nickel (Bellanger et *al.* 2013 : 90). Selon le principe expérimenté ainsi, lorsqu'on projette un électron vers les doubles fentes, il passe par les deux en même temps au lieu de passer par l'une d'entre elles, pour finir sa course et se heurter à un écran phosphorescent (Pavel 2010 : 2) ! Cela s'appelle une superposition d'état (Ourjoutsev 2007 : 11) : l'électron (infime manifestation de la matière) n'est alors qu'une vibration nébuleuse et vague qui existerait simultanément partout. Il en résulte une diffraction du corpuscule lancé contre l'écran phosphorescent. Mais lorsqu'on l'observe après son passage simultanément par les deux fentes, il devient un corpuscule unique et bien précis, et passe rétrospectivement dans le temps (Leifer et Pusey 2017 : 8-23) – comme par enchantement – à travers l'une des deux fentes seulement au lieu des deux en même temps. On appela cette phase de post-observation l'effondrement de la fonction d'onde (Belaubre et *al.* 2018 : 20). En fait, un électron est une onde de probabilité (Belaubre et *al.* 2018 : 165) qui se trouve partout à la fois et qui oscille dans tous les sens, et ce n'est qu'en l'observant avec un instrument de mesure qu'il quitte son état ondulatoire indéfini pour devenir un corpuscule bien précis. Cette réalité désormais ancienne ; qui reste pourtant ignorée de beaucoup, s'applique à la matière, du petit corpuscule subatomique jusqu'aux grandes choses macroscopiques du monde. Cela a même conduit à prédire l'existence d'un multivers où plusieurs co-mondes se produiraient en même temps et redéfiniraient le méta-monde (Barrau 2013 : 122) !

C'est alors que l'intuition nous pousse à croire en une similitude entre l'idée d'onde de probabilité, ou multiplicité superpositionnelle dudit état de superposition quantique, et l'étrange lucidité qu'aurait eue Ibnu Rušd (Averroes) concernant son fameux *qalaqu al-'ibāra* (que nous traduisons par *état nébuleux de l'expression*) dans la mesure où *qalaq* signifie, entre autres, *bouger et ne pas se stabiliser en un seul endroit* ; en faisant allusion à ce qui demeure indéfini.

Nous exploitons par conséquent cette intuition dans le domaine de la traductologie, vu l'interdisciplinarité de cette dernière (Guidère 2008 : 10), pour cerner le signifié à traduire : tout d'abord, quand un traducteur lit une phrase, il pourrait dire que son sens est grammatical. En lisant la même phrase, un deuxième traducteur dirait que son sens serait plutôt morphologique. Un troisième traducteur nous dirait que c'est une phrase dont le sens serait sémantique, etc. C'est sans compter avec l'appellation « sens » que certains appellent « représentation sémantique » ; et que d'autres nomment « sémème global », ou encore « signifié » tout simplement (Boisson 2005 : 488) ; voire « sens périphérique », « core-meaning » ou encore « prototype » (Rastier 1999). Ensuite, cette pluralité terminologique nous laisse penser que le sens serait plus autonymique (métalinguistique) qu'il ne serait hétérologique : il serait des *catégories du discours* pourvues de significations grammaticales où la langue référerait à elle-même (sens syntaxique, sens morphologique, sens formel, etc.) – plus qu'il ne serait ce que Trendelenburg appela *des catégories de l'être* pourvues de significations réelles ou objectives (Albertazzi et *al.* 2004 : 88). Or, un traducteur avisé cherche toujours à se rapprocher le plus près possible de la seule catégorie de l'être objective qu'il faut absolument choisir, et non pas à faire des approximations quant à l'une des catégories multiples du discours qu'il pourrait choisir. Ainsi, nommer quelque chose serait d'annuler ce qu'il aurait éventuellement pu être sous d'autres appellations : lui désigner une appellation émise et conditionnée par un point de vue particulier équivaldrait à l'annulation des autres possibilités d'appellations qu'auraient choisies d'autres

personnes régies par des points de vue bien différents. Encore faut-il que le choix de l'appellation soit approprié, c'est-à-dire hétérologique, et non inadéquat, c'est-à-dire autonymique. Car, comme en mécanique quantique, et à titre indicatif, personne ne pourra garantir que l'électron qui a quitté son état ondulatoire de superposition pour devenir une particule bien déterminée après avoir été observé avec un instrument de mesure, serait la même particule si jamais une autre personne venait à l'observer. De même, et en linguistique, la réduction de la fonction des autres appellations probables après avoir porté le choix du traducteur sur une seule appellation bien précise, n'implique en rien qu'elle soit hétérologique et objective. Donc, il faudrait déjà s'assurer de suivre une traductologie ontologique (hétérologique et objective) qui s'enquerrait de la nature réelle de l'existence et non une traductologie épistémologique (autonymique et subjective) qui scruterait ce que l'on connaîtrait de cette existence.

D'ailleurs, c'est justement le point de vue constitué de ce que le traducteur connaîtrait sur l'existence, et dont il se sert en traduisant pour effectuer un choix, que nous appelons contexte. En l'occurrence, lorsqu'une signification est dépourvue de ce contexte, elle est dénotative et singulière, et donc habilitée à être désignée comme étant une catégorie de l'être hétérologique que le traducteur devrait déterminer. Mais quand une signification se rattache au contexte, elle devient connotative et multiple ; on l'appelle alors sens. Ce stade de l'introduction prouverait que l'existence du sens, et par conséquent celle du contexte, seraient aberrantes puisque la traduction ontologique requise pour aboutir à des catégories objectives de l'être poussera le traducteur à déterminer la signification hétérologique ultime en se dessaisissant du contexte, quelques différents que soient les points de vue des autres traducteurs. Là, nous devrions expliquer l'existence et la nature d'un contexte et d'un sens désormais illogiques puisqu'inutiles pour traduire « la catégorie de l'être objective », et qui ne font plutôt que traduire « les catégories du discours subjectives ». Enfin, selon la même rigueur logique, et dans la mesure où toutes les catégories du discours sont attribuées aux noms dans un rapport de sujets/attributs, nous choisissons au moment de traduire d'étudier le transfert sémantique entre deux langues via ce qui semble focaliser et attirer les signifiés, à savoir les noms. Serait-il donc judicieux d'établir une approche traductologique globale fondée sur le nom ? Une approche que nous qualifions de globale puisque nous essayerons à travers elle d'étudier deux antipodes finalement aporétiques : le sens et la signification. Ainsi, il s'agirait d'expliquer l'in vraisemblance du sens et du contexte au lieu de la tolérer uniquement ! Il est également question de mener à bien cette entreprise tout au long de l'étude moyennant le tandem de la signification en tant que *partie* et du sens en tant que *tout*, puisqu'il est évident que la signification est une partie du sens, d'autant plus que lorsqu'elle se combine à ce que nous appelons contexte, il en résulte plusieurs significations connotatives.

Et sachant qu'en linguistique l'idée de la signification moins spécifique que le sens est la plus adoptée (vu que : plus le sens est nombreux, plus il devient *sui generis* au fur et à mesure qu'il se rattache au contexte dont la signification, quant à elle, ne dépend pas), nous amorçons notre étude en essayant d'assoier l'autre position ; celle d'une signification plus spécifique que le sens.

II - Une signification plus spécifique que le sens :

Comme nous l'avons dit ci-haut, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la signification soit plus spécifique que le sens, Mounin suit l'usage habituel de la linguistique et croit, par l'expression *valeur précise*, que la signification est vague et imprécise contrairement au sens qui serait plus spécifique qu'elle ne l'est : « [l]a signification d'une unité linguistique est son signifié ; son sens, c'est la valeur précise qu'acquiert le signifié abstrait dans un contexte [situationnel et non verbal], une situation, une langue, un sujet uniques », dit-il (Bylon et Fabre 1990 : 127).

Cela veut dire que la sémantique (la signification) est singulière mais vague, et que le sens est pluriel mais *sui generis*. Pour l'expliquer, le signifié des unités faisant

partie de la phrase « je viendrai jeudi prochain », par exemple, en est un de notoriété singulière et vague, mais il varie et devient précis dans la mesure où l'énonciateur ainsi que la date de l'énoncé en question fluctuent : en effet, si un quidam nous dit : « je viendrai jeudi prochain » un vendredi, le douze août, et qu'un autre fait de même un mardi, le six septembre – il adviendra à la phrase au signifié singulier d'avoir deux sens différents. Nous serions alors tenté de penser que ce que Mounin appela sens et considéra comme étant plus particulier que la signification du seul fait que la signification est singulière, et donc abstraite, et que le sens est varié, et alors plus particulier à certaines situations aux dépens d'autres situations – ne fut entrepris lors d'un effort d'abstraction que par voie de positivisme (dans le sens où il est convenu et posé par Mounin). Pour le comprendre, il faut dire, en premier lieu, que le sens selon Mounin n'est tout simplement que le signifié combiné à la situation ; autrement dit, dans le cas de la signification, le signifié se combine au co-(n) texte et devient abstrait et générique à l'avenant de la phrase : « je viendrai jeudi prochain », mais dans le cas du sens, il se mêle à la situation et devient précis et particulier à l'exemple de la même phrase : « je viendrai jeudi prochain » dite un vendredi, le douze août, tandis qu'une autre personne dit la même phrase un mardi le six septembre ; là où une troisième l'énonce la veille même d'un jeudi sans distinction de date (par rapport à une autre qui l'énonce un samedi quelconque).

Il faut savoir, en second lieu, que les appellations *signification* et *sens* choisies par Mounin pour désigner respectivement son « signifié abstrait » et singulier vis-à-vis de son « sens précis », et donc varié, sont récusables – car enfin ce qu'il appela *sens* par voie de positivisme serait nommé par autrui – à l'instar de Ducrot – de la même manière *sens sémantique*, en vue d'évoquer que le sens *sujet* serait, là encore, moins vague et abstrait que la signification (la sémantique) *prédicat* tant que nous lui attribuons cette dernière. Dans ce cas, c'est l'attribution qui le détermine.

Positivisme de Mounin	Positivisme d'autrui
Sémantique (signification) combinée au co-(n)texte : Nous associons aux notions de contexte et de co-texte « à la fois des éléments linguistiques et discursifs (le lexique et la grammaire, ainsi que l'organisation textuelle, les marques énonciatives, l'image du texte, etc.) [quant aux éléments extralinguistiques (le but et la motivation de lire, l'expérience lectrice) [...] <i>la situation</i> en est déterminante » (Loguercio 2012 : 1) ; autrement dit le co-(n)texte relève des caractéristiques textuelles (linguistiques) se rattachant à plusieurs plans qui dépassent celui des mots : le contexte se confond soit avec le cadre textuel, soit avec l'axe syntagmatique (c'est-à-dire le co-texte implicitement parlant pour le deuxième), là où la situation participe de la : « série d'éléments qui concourent pour la construction du sens en lecture concernant d'abord le sujet lui-même, ses connaissances, son savoir-faire, son but et une demande et/ou envie de lecture » (Loguercio 2012 : 2).	Sens sémantique combiné au co-(n)texte.
Sens combiné au contexte et/ou à la situation : Nous associons ici plus ou	Sens sémantique combiné au contexte et/ou à la situation.

<p>moins le contexte à la situation tant que lorsque « le co-texte (l'environnement linguistique) permet de prendre en compte la distribution de l'unité [lexicale] et d'approfondir l'analyse sémantique, en établissant un champ sémantique [...], le contexte, associé aux données cognitives et situationnelles (les implicites en discours partagé ou le cadre référentiel), active un champ notionnel et pourvoit l'unité lexicale de sèmes secondaires ou actualise des sèmes virtuels » (Loguercio 2012 : 5).</p>	
---	--

Tableau n°1

Néanmoins, et en dernier lieu, cette position à son tour peut être sujette à caution par le fait que nous disons : ce que nous pourrions reprocher au positivisme de Mounin, nous pourrions très bien le reprocher à celui d'autrui : si nous récusons l'appellation *sens* qui désigne la valeur précise qu'acquiert le signifié abstrait dans une situation en alléguant le simple positivisme terminologique, cela préméditera de faire la même chose lorsque nous désignons la valeur précise en question qu'acquiert le signifié abstrait dans une situation par l'appellation *sens sémantique*. Et nous pouvons ainsi pousser très loin la critique et refuser incessamment les appellations proposées sous le prétexte qu'elles relèveraient du simple positivisme terminologique. Cependant, il faut savoir tout de même que le sens sémantique, avant qu'il ne se combine à la situation ou au contexte à des niveaux intertextuels et extralinguistiques ou intra-textuels et linguistiques, se mêle au co-(n)texte à l'échelon intra-textuel, voire intraphrastique.

Or, les phrases font partie des textes ; ce qui requiert logiquement qu'une particularité quelconque soit sémantiquement plus typique à la partie qu'au tout. Autrement dit, nous en déduisons là que la sémantique (signification) serait plus spécifique que le sens puisqu'une particularité quelconque est plus typique à la sémantique qu'elle ne l'est au sens.

Cela pourrait être démontré moyennant que :

- a) La variable consiste en la triade co-texte/contexte/situation et non en le signifié qui ne fait qu'être combiné à l'un de ces trois éléments. Par voie de conséquence, nous en concluons que le tout et la partie ont trait à la triade et non à la constante du *signifié* ;
- b) Nous ne récusons pas les rapports de subdivision et de totalité entre le contexte et la situation sous prétexte que l'un participe de l'intra-textuel et du linguistique et que l'autre est du ressort de l'intertextuel et de l'extralinguistique. Il ne convient donc pas de dire que les définitions du contexte et de la situation ne réfèrent pas à la même chose puisque les genres prochains *linguistique* et *extralinguistique*, desquels ainsi que de la différence spécifique dépend la justesse d'une définition, ne concordent pas et ne sont nullement les mêmes. Il convient encore moins de dire dans ce cas que ni l'un en tant que concept ne peut être attribué à l'autre selon le principe du *dictum de omni (al-istiğraq)* en prétextant un attribut qui n'est pas de la même classe logique du concept, et donc, qui ne peut pas être donné à tous les éléments constituant cette classe. Et si cela ne convient pas, c'est uniquement parce que la différence entre le contexte (linguistique) et la situation (extralinguistique) est uniquement positive (dans le sens de conventionnelle) ; *a fortiori* et d'un côté, lorsque les deux ont de dénominateur commun le textuel, c'est-à-dire, *intra-* et *inter-* textuel ; d'autant plus et de l'autre côté, que l'occurrence de l'extralinguistique ne se déroule ni n'est perçue de toutes les manières que par le truchement du textuel (écrit ou oral). C'est pour cela que nous réduisons judicieusement, dans ce cadre, la partie à la phrase et le tout au texte. Cette nature exclusivement textuelle (verbale) peut être expliquée de la sorte :

Kleiber quand il rendit compte de quelques positions qui tempèrent l'évidence de la distance entre sens et référent – évidence aux yeux de leurs tenants – pour avancer le caractère inenvisageable de cette disjonction entre les deux, évoque sans les nommer ce

que l'on a l'habitude d'appeler syncatégorèmes et que Victorri et Fuchs cernent comme étant essentiellement des mots grammaticaux, dont le lien avec le référent est certes explicite mais aucunement aussi immédiat que ne le sont les noms ou les verbes par exemple (Kleiber 1997 : 30, 31).

Mais alors, cela prouve que non seulement le référent de ces syncatégorèmes est leur propre sens, mais il serait, en plus, linguistique.

Et c'est manifestement ce besoin de les faire appuyer par les autres mots pour en extraire le sens référentiel qui nous rappelle le système, et donc forcément l'aspect linguistique (Kleiber 1997 : 26), sans compter avec le fait que ces syncatégorèmes incluraient, dans la perspective du sens dit argumentatif, des connecteurs et autres expressions de liaison, et dont l'agencement constitue en soi le référent (Kleiber 1997 : 32). Or, l'agencement est intrinsèquement linguistique.

En outre, la référence des catégorèmes sera également linguistique tant qu'ils se rapportent aux syncatégorèmes dans un système commun.

À ce stade de notre vision des choses, voilà comment nous annihilons la différence entre le linguistique (le contexte) et l'extra-linguistique (la situation).

c) Le *tout* loge dans la *partie* (Godin 2000 : 179) afin de démontrer, dans le cas des phrases et des textes, que la particularité sémantique est plus typique aux phrases en tant que *parties* qu'elle ne l'est aux textes en tant que *tout*. Pour ce faire, et avant de se pencher sur le *tout* qui loge dans la *partie*, il faut que l'occurrence de la *partie* dans laquelle loge le *tout* arrive dans le temps avant l'occurrence du *tout* en tant que tel, car la *partie* où loge le *tout* équivaut au *tout* en question (de par la particularité sémantique qui nous intéresse dans notre cas). Or, tant que cette *partie* équivaut au *tout*, à quoi bon alléguer qu'une particularité quelconque lui soit typique, à elle, plutôt qu'à son équivalent – ce *tout* qui loge en elle – si ce n'est qu'elle s'actualise avant que ne s'actualise ce *tout* ? En d'autres termes, il faut que le regard change de direction : « au lieu de descendre du plus vers le moins, du tout à l'élément, il s'élèvera de l'élément au tout » (Godin 2000 : 179).

Par la suite, la coercition synchronique serait donc à éviter dans notre étude du moment où nous envisageons l'évolution dans le temps, de la partie vers le tout.

II -1 - Vers une étude diachronique :

Afin d'étayer le caractère diachronique de notre étude, il faut saisir, dans un premier temps, que la *partie* vient dans le temps avant le *tout* qui loge en elle puisque : « [...] l'existence n'est qu'un processus d'évolution ininterrompue : le temps est donc l'élément fondamental de l'existence. L'axiome $A=A$ signifie donc que tout corps est égal à lui-même quand il ne change pas, c'est-à-dire quand il n'existe pas ». (Paris 2015)

Voilà pourquoi nous ne manquerons pas désormais de réfuter la notion du synchronisme tout au long de cette étude au profit du diachronisme. Bakhtine objecte en ce sens la position de Saussure et avance que : « Si on se détache de la perception qu'en aurait un individu donné à un moment donné, la langue se présente comme un courant évolutif ininterrompu », et considère que le système synchronique n'est qu'une convention de linguiste, non une réalité (Schepens 1999 : 30).

Quand bien même sa position semblerait désuète et ne ferait pas une telle unanimité, surtout quand il prétend les anagrammes de Saussure (Schepens 1999 : 30), évoquées pour récuser la dénégation du synchronisme – elle est appuyée par le fait que la théorie de l'anagramme ne se contente pas de se fonder sur une théorie du texte, mais se construit elle-même comme une théorie du texte où l'extension discursive revient à une infinité paragrammatique (Bravo 200 : 2). Là, et intertextuellement parlant (et donc diachroniquement), elle est d'après Starobinski : « développée dans toute son ampleur [...] [à telle enseigne qu'elle] devient un discours sous le discours » (Bravo 200 : 2).

Donc, une fois le caractère diachronique de l'étude serait révélé, et au regard de la particularité – notamment sémantique – plus typique aux phrases (la *partie*) qu'aux textes (le *tout* qui loge dans la *partie*), il convient de dire que nous ne parlons pas uniquement de la *partie* où le *tout* se réalise après qu'elle ne se réalise ainsi que toutes les *parties* dans lesquelles réside ce *tout*, mais nous visons plutôt les *parties* dans lesquelles il s'inscrit en chacune à part, dites : *parties expressives* (Godin 2000 : 180).

Ensuite, il faut dire, dans un second temps, et sur le plan physique, que l'idée du diachronisme ubiquiste serait vraisemblable et sensée vu que le *réfèrent*, le *référant* ainsi que le *référé* sont de la même nature physique vibratoire. La conception d'une nature textuelle omniprésente ainsi que le fait d'en être conscient (la conscience elle-même), se dérouleront forcément, et de toute façon, par le biais d'une occurrence physique dont les manifestations subatomiques les plus en vue seraient d'infimes petites cordes d'énergie en perpétuelle vibration à l'échelle de Planck. De fait, selon la même perspective diachronique.

Enfin, et dans un troisième temps, la perspective diachronique de notre étude serait non moins appuyée par Einstein, qui nia le présent et affirma la simultanéité du passé et du futur (Vallée 2011 : 15) bien avant les tenants de la théorie de la double causalité (citée ci-bas), qui prédisent que le présent a comme effet le futur et que ce dernier implique vers le passé le dit présent. Dès lors, nous ne voyons pas comment le linguistique dont la nature vibratoire et similaire à celle de l'extralinguistique puisse exister synchroniquement dans le présent !

C'est une fois ce stade de notre réflexion atteint qu'un récapitulatif devrait être dressé : nous cherchons à établir qu'une particularité est plus typique à la *partie* qu'elle ne l'est au *tout* (et donc à la signification qu'elle ne l'est au sens). Cela est possible quand le *tout* loge dans la *partie* ; lorsque nous nous élevons de l'*élément* vers le *tout*, et cela exige que la *partie* soit expressive ; qu'elle soit du type homéomère et qu'elle fasse office de synonyme du *tout* (Godin 2000 : 180). Ainsi, la phrase est un texte partiel dans lequel loge le texte foncier. Cependant, comment un texte peut-il bien loger dans un lexème, voire un morphème ?

II - 2 - La notion de l'*intextus* :

Sur le plan Autonymique, la réponse à la question précédente va de soi : un texte loge dans un glossème qui est aussi du texte même s'il n'en est que la bribe ; par contre, et sur le plan onomastique, un morphème ou un allomorphe n'est un texte que lorsqu'il ne se combine pas au co-texte, mais plutôt à la situation. À la fin, ce glossème allié à la situation aura une occurrence linguistique ; donc, textuelle même si la situation est extralinguistique. Là, un épilogueur interloqué nous demanderait : «Par quel enchantement un glossème peut-il être un texte ?»

D'abord, et pour répondre à cette question, nous dirions que le contexte est un artefact métalinguistique que nous annulons car il est généré par des acceptions connotatives qui ne sont nullement objectives (des catégories de l'être) mais plutôt autonymiques (des syncatégorèmes). Par conséquent, nous arrivons immédiatement à cerner la signification singulière et objective sans l'entremise d'une multiplicité (connotative) quelle qu'elle soit puisque ce que nous prenions à tort pour le contexte n'est en fait que le texte de fond en comble (voire les textes selon une progression intertextuelle). Voilà comment le texte arrive en la *partie* en tant qu'*in-textus* (et donc, comment tout un texte logerait dans un seul glossème) et non avec la *partie* en tant que *con-textus*.

Ensuite, et scientifiquement parlant, nous pourrions très bien expliquer l'occurrence de la *partie* avant celle du *tout* qui loge en elle par la *théorie de la double causalité* de Guillemant, relative à la physique de l'information, en postulant que la *partie* expressive *pars totalis réelle* cause des effets dans le futur qui constituent le *tout*.

Ce dernier devient, rétrospectivement et à son tour, la future cause d'un effet dans le présent, à savoir, la *partie* expressive du tout début. Ce courant encore balbutiant est une théorie physique sérieuse et sous-tendue par des faits empiriques (Vallée 2011 : 1). Plus tard, l'idée de la rétrocausalité en elle-même sera soutenue par Leifer et Pusey (2017). Donc, le *tout* textuel qui loge dans la *partie* est insécable tant que la partie homéomère en est la miniature (expressive *pars totalis* réelle) et non le fragment (*pars pro toto*) (Godin 2000 : 180-182).

De cette façon, et à l'image du *tout* qui se perpétue en la *partie*, le texte, le contexte et le signifié sont ourdis d'une façon ininterrompue du simple allomorphe, en passant par le syntagme, jusqu'à la séquence consistante, un peu comme le passage du tissu spatiotemporel en physique à l'échelle quantique, vers ce même tissu spatiotemporel à l'échelle classique de la relativité générale.

Sur ces entrefaites, nous prôtons un contexte qui vient en tant que texte et faisons donc abstraction de la tendance selon laquelle il viendrait plutôt avec lui. Cela serait expliqué par l'étymologie de l'entrée *contexte* sur *Antidote* (2009)¹ : « emprunt au latin classique *contextus* signifiait *tissé ensemble*, participe passé de *contexere*, *tisser ensemble* » – que nous choisirions plutôt d'appeler *intextus* pour dire que le texte, et ce que nous appelons communément *contexte*, ne viennent pas ensembles mais froment la même chose insécable. Le signifié consiste autant en ce même textile qui nous permet de concevoir la réalité, lors même que ce *tout* inclurait des éléments extralinguistiques (dont les occurrences sont linguistiques de toute façon, et donc, que nous qualifions de linguistiques) comme nous l'expliquâmes ci-haut.

A posteriori, et face au caractère abscons de ce dernier constat que nous dégageons de notre inférence, il serait pour le moins concevable, tout autant qu'il pourrait être commun, à l'ère quantique à laquelle nous vivons.

II - 3 - Fondements théoriques de l'*intextus* :

En effet, nous pouvons expliquer le résultat précédent en nous basant sur son analogie avec les principes de la mécanique quantique : nous assimilons le signifié, qui se définit uniquement par la prise de position subjective du traducteur qu'orientent ses propres penchants et convictions, à la nouvelle notion de contextualité quantique – c'est-à-dire, à la mesure quantique. Il s'en suit que toute mesure quantique (contextualité) ne peut être considérée comme révélant simplement une propriété préexistante du système à l'étude : c'est la contextualité qui crée un système donné (Auffèves et Grangier 2015). Pourtant, comme pour ce qui est du *contextus*, la contextualité quantique serait aussi un artefact conceptuel : autant il n'y aurait pas de *contextus* qui viendrait avec le texte, mais qui viendrait plutôt en tant que lui (*intextus*), autant la contextualité quantique qui crée un système donné serait ce même système qu'elle est en train de créer.

Pour comprendre, et en exploitant ce point d'intersection analogique entre traduction et mécanique quantique, il nous faut d'abord savoir que si nous optons pour une traduction ontologique et non épistémologique, il faudra neutraliser la prise de position du traducteur. La traduction serait alors comme dénuée de conscience.

Et ceci serait loin d'être scientifiquement inconcevable dans la mesure où l'annihilation de la conscience s'inscrit heureusement dans le cadre la théorie de la décohérence (Zwirn 2002 : 5). Cette dernière « décrit le processus de la réduction du paquet d'onde comme une mesure faite par l'environnement que personne n'aurait lu » (Levrat et Vuffray 2007 : 22). Nous tenons ensuite à préciser que la théorie de la double causalité alléguant, ci-haut, l'intention qui façonne le futur ; qui, à son tour, provoque rétrospectivement le passé, n'est pas en contradiction avec l'annihilation de la conscience du moment où l'intention ne veut pas forcément dire conscience ou

mesure, et d'autant plus qu'elle serait elle-même sujette à la mesure. Il nous faut en outre noter un point édifiant qui suscita notre émerveillement : pour annihiler la conscience, rien de plus simple que l'enchevêtrement de trois systèmes constituant le grand système Σ ; autrement dit : un système E (l'objet observé), un système A (l'appareil de mesure ou la conscience de l'observateur) et un autre système E dit l'environnement (Zwirn 2002 : 2-5). L'on assimile les deux derniers systèmes à ce que l'on a tendance à appeler faussement le contexte. La nature similaire des trois systèmes faits de la même nature quantique laisse d'emblée croire que tout loge dans le grand système et que rien ne viendrait avec lui. Autant en linguistique, le grand système serait le texte (*intextus*), et que rien ne viendrait avec lui (*contextus*). Suite à cet enchevêtrement, le système obtenu après la réduction du paquet d'onde est égal au grand système de l'environnement conditionné par la mesure (ce que l'on appelle le contexte). Autrement dit le grand système est égal au système du contexte lui-même. Pour être intelligible, d'après la trouvaille de Zeh dans les années 70, les systèmes dont les niveaux d'énergie macroscopiques sont tellement proches seraient affectables par la moindre petite fluctuation, et donc, inséparables de leur environnement (leur contexte de mesure) (Zwirn 2002 : 5). Or :

«la mécanique quantique nous dit que lorsqu'on ne s'intéresse qu'à un sous-système [l'objet sujet à la conscience ou à la mesure] d'un grand système, il est possible d'obtenir son état [après la réduction du paquet d'onde] à partir de l'état du grand système en faisant une opération mathématique [...] [appelée : prendre la trace partielle] sur l'état global. Et c'est là que la suggestion de Zeh montre sa pertinence, puisqu'il est possible de montrer [...] que l'état ainsi obtenu est identique [...] à celui qu'on obtient par le principe de réduction du paquet d'ondes». (Zwirn 2002 : 5)

Voilà comment nous obtenons l'état d'un petit système à partir de l'état d'un grand système, qui plus est, il lui est identique². Et voilà comment nous étayons davantage notre intuition du *tout* qui loge dans la *partie*, à plus forte raison, lorsque ce *tout* s'avèrerait être le système afférent à l'environnement. C'est ce que nous pouvons appeler somme toute : « une mesure faite par l'environnement que personne n'aurait lu », tant que *la conscience qui effectue la mesure* de par son petit système devient *l'environnement* (ou ce que l'on appelle à mauvais escient *le contexte*) qui inclut de par son grand système le petit système de cette conscience. Autrement dit, l'environnement devient la conscience controversée et effectue lui-même la mesure. Parallèlement, en linguistique, cela veut dire que le contexte serait le texte lui-même : il ne viendrait pas avec lui ; il viendrait plutôt en tant que lui.

Tout bien considéré, les cadres théoriques susceptibles d'appuyer les fruits de notre réflexion sont nombreux : Premièrement, plutôt que l'idée de mêler le réel à l'extra-linguistique, puis extrapoler sur la présomption de lier ce réel au linguistique moyennant un rapport de référence (Kleiber 1997 : 9), nous opterions pour le franchissement de la notion d'extra-linguistique puisque nous pensons que ce dernier serait de même nature que le linguistique tout bonnement : la notion adventice de l'extra-linguistique provient de la matière qui constitue la conscience (Reeves 1992 : 25) et le système sensoriel humain et qui se compose, à la fois, d'ondes et de particules.

Deuxièmement, notre vision se croise particulièrement avec la toute récente *théorie de l'information intégrée* (Tononi et Koch 2015 : 5-10) appuyée par le physicien Tegmark et développée par les neuroscientifiques Tononi et Koch (2015). Elle ramène la conscience à de l'information dénombrable tout comme l'est le réel. De cette manière, la nature commune entre le référent, le référé et la conscience laisse entendre que cette dernière s'étend dans tout l'espace puisque, finalement, tout est du vide et de la matière. Dès lors, l'extra-linguistique serait un artefact. Seulement le linguistique, le textuel et le vibratoire seraient authentiques. Nous opterions alors pour le paradigme de l'objectivisme puisque le nombre d'atomes constituant l'univers visible, quoiqu'astronomique, serait fini. D'ailleurs, pour le prouver, l'on conclut que la nuit est noire puisque la quantité de lumière reçue n'est pas infinie, et que dès lors, l'Univers n'est pas éternel non plus (Reeves 1992 : 8). Cette idée est étayée par le mathématicien américain Claude Shannon qui calcula le très fameux *nombre de*

Shannon selon quoi, il y aurait plus de parties d'échecs possibles que d'atomes dans tout l'univers (Lemoine et Viennot 2015 : 18). Troisièmement, nous croyons alors à des référents linguistiques objectivistes, nullement constructivistes, puisqu'ils seraient déterminés. Cette vision est sous-tendue par *la théorie de l'information de Shannon* en 1948, qui a été reprise par Norbert Wiener en 1950 (Rioul 2018) – ainsi que par celle de *l'univers holographique*³, pour ce qui est de son aspect référentiel linguistique. Quatrièmement, la même vision serait notamment appuyée par *la théorie de l'univers fractal-holographique* d'Haramain et son *proton Schwarzschild* qui contiendrait toute l'information de l'univers, quand il s'agira d'étayer la notion de la *partie* (la signification) où logerait le *tout* (le sens). Envers ce dernier, la signification serait fractale⁴. D'ailleurs, la pertinence d'Haramain serait devenue concluante lorsque sa prédiction concernant le rayon du proton fut confirmée dans un proton muonique par Antognini et Kottmann (Haramain 2013 : 290).

En conclusion, une fois serait étayé le concept du *contextus* qui viendrait en tant que texte, et que nous appelâmes *intextus*, l'idée que le tout logerait dans la partie ne serait plus exclue. Nous pourrions alors croire que la signification serait plus spécifique et restreinte que le sens qui logerait en elle quitte à ce que nous désignons la signification par l'appellation sens!... Nous désavantageons donc Mounin et nous concluons que le signifié singulier serait analytiquement plus distinctif que le sens varié même si ce signifié singulier se rapportait au co-(n)texte (*la partie*), et que le signifié du sens varié se rapportait au contexte situationnel (*le tout*).

Dès lors, dire que : « la signification n'est qu'une des zones du sens que le mot acquiert dans un certain contexte verbal mais c'est la zone la plus stable, la plus unifiée et la plus précise » (Tabouret-Keller 1989 : 21) équipolle pertinemment à la spécificité de la signification en regard du sens par le menu détail, si ce n'est que nous établissions au moyen du *tout* qui loge dans la *partie* que la signification ressort aussi au contexte situationnel, auquel se combine le signifié, en plus de celui dit contexte verbal, n'en déplaise à l'extralinguistique qui se réalise via le linguistique de toute manière. Et si cette signification se rattache tant au contexte verbal qu'à la situation, c'est justement parce que tout le sens, aussi varié soit-il, logerait dans ladite signification. Ainsi s'achève la première partie de notre inférence.

III - Le signifié exclusivement typique à la signification :

Toutefois, nous pourrions être, par la suite, confronté à une contradiction : comment la signification qui découle du signifié se combinant à la partie expressive peut-elle équivaloir au sens qui procède du même signifié se combinant au *tout* qui loge dans cette *partie* expressive, surtout lorsque nous savons que A n'est égal à A que quand A est pris en dehors du facteur temps ; c'est-à-dire, quand A n'existe pas ? Or, nous établimes que l'étude doit être diachronique et que, dès lors, le A en tant que *partie* expressive progressera et aboutira forcément au A en tant que *tout* qui loge dans cette *partie* expressive !

La réponse réside dans le fait que la valeur quantitative du A en tant que *partie* expressive qui est différente par rapport à celle du A en tant que *tout* qui loge en elle, n'aura aucune incidence sur la représentativité par la *partie* du *tout* qui loge en elle du moment qu'ils sont de même nature et que la *partie* est homéomère. Autrement dit, un texte reste un texte qu'il inclue deux phrases ou vingt contrairement à la *partie* anhoméomère du visage qui n'admet pas que nous disons qu'elle est le visage. En revanche, qu'en serait-il de la qualité et non de la quantité ?

Pour répondre à cette question, Robert Paris s'autorise du contenu fictif de l'identité pour dire :

« [d]ans tous les domaines de la connaissance [...], une des tâches les plus importantes consiste à saisir à temps l'instant critique où la quantité se change en qualité. [...] Pour

l'usinage des cônes de roulement à bille, on admet un certain écart inévitable, mais qui doit rester dans certaines limites (c'est ce qu'on appelle la tolérance). Tant que l'on se tient dans les limites de la tolérance, les cônes sont considérés comme égaux ($A=A$). Si on franchit ces limites, la quantité se transforme en qualité ; autrement dit le cône ne vaut rien ou est inutilisable. [...] Pour les concepts aussi il y a des *tolérances*, établies non par la logique formelle, pour qui $A = A$, mais par la logique issue de l'axiome selon lequel tout change. Le *bon sens* se caractérise par le fait qu'il franchit systématiquement les normes de tolérance établies par la dialectique ». (Paris 2015)

Conformément à cette réflexion, le concept de signification pourrait-il donc se transformer qualitativement en concept de sens ?

Et la réponse devrait être qu'à aucun moment un changement qualitatif ne sera envisageable tant que la *partie* expressive et le *tout* qui loge en elle sont de même nature. Ce qui veut dire que dans la mesure où :

a) un texte de deux phrases est de même nature qu'un texte de vingt phrases ($A = A$) ;

b) la signification qui découle de la constante du signifié lorsqu'il se combine à la *partie* expressive, équivaut au sens qui procède de la même constante du signifié quand il se combine au *tout* qui loge dans cette même *partie* expressive ;

c) la *partie* expressive est égale au *tout* qui loge en elle (tant que le rapport entre les deux qui sont de même nature, quoiqu'ils soient linguistiques et/ou extralinguistiques en même temps comme nous l'expliquâmes préalablement – est quantitatif et non qualitatif) à ce point que la *partie* et le *tout* constituent la même et seule constante ;

– dès lors, à quoi bon imputer le signifié qui dépend de cette constante à la signification, puis attribuer le même signifié qui se combine à la même constante au sens ?

Donc, tant que la signification équivaut au sens à la lumière de l'inférence précédente, l'un des deux concepts serait en excédent ; soit le sens, car nous pensons avoir prouvé que l'occurrence de la *partie* expressive arrive avant celle du *tout* qui loge en elle, et nous ne pouvons donc pas prétendre que la signification est le concept de trop à éliminer!

Par la suite, non seulement la sémantique est successive et aucunement positive, mais elle s'affairerait exclusivement de la signification, et dire qu'il y aurait le sens vis-à-vis de la signification n'a plus de sens, ou plutôt, de signification!... ce qui s'apparente au résultat de la partie précédente : la signification serait plus spécifique et restreinte que le sens quitte à ce que nous désignons la signification par l'abstraction illusoire *sens*.

Qu'en est-il de cette signification absolue à laquelle le signifié serait exclusivement typique, et de son transfert, lorsque nous essayons de nous en saisir dans une deuxième langue ?

IV - Vers une approche traductologique globale fondée sur le nom :

Quand il s'agira de transfert sémantique vers un translatum, il s'agira surtout de traductologie. Dans ce cadre, et selon une classification tout d'abord horizontale, Durieux enjambe le débat qui oppose les sourciers aux cibistes moyennant les paradigmes phares suivants : les théories linguistiques, les théories interprétatives et les théories inférentielles. Des paradigmes qui aboutissent, en somme, à la théorie décisionnelle (Durieux 2009).

Toutefois, en sus des objections qu'elle avait émises à leur rencontre, nous ne manquerons pas en premier lieu d'avancer – à la lumière des fruits de notre effort démonstratif *substructural* ; notamment et concernant les approches linguistiques – que

l'étude du signifié devrait être diachronique contrairement à l'idée de l'ultra positivisme, sans compter avec notre *signification prévalente* qui actualise l'*intextus* au détriment du *sens fictif projeté*, quand ce dernier se rattache au *contexte* mis de l'avant par les approches linguistiques susmentionnées ; d'autant plus que lorsque nous évoquons le contexte, nous constatons qu'il y a une distinction entre le linguistique et l'extra-linguistique. Or, notre étude aurait démontré qu'il n'en est rien tant que le linguistique et l'extra-linguistique ainsi que la conscience sont de la même essence fractale. S'agissant en second lieu des approches interprétatives mises plus communément en valeur par la théorie interprétative de la traduction, elles seraient rétrospectivement établies sur l'illusion du sens au lieu d'être alignées sur la manifestation moniste de la signification.

En dernier lieu, l'approche décisionnelle serait inconsciente face aux *théorèmes d'incomplétude de Gödel* (Fortier 2016 : 28) incluant des fois des affirmations *indécidables* selon le système d'axiomes choisi : cela implique que tout ne se prête pas toujours à la décision. Aussi, l'approche décisionnelle ne répond vraiment pas non plus à la réalité décrite par la *théorie de l'information intégrée* puisque le référent linguistique est simplement de l'information quel que soit le rôle du subconscient dans l'opération traduisante, tout en sachant que la conscience est constituée de cette information électrostatique en interaction permanente avec notre corps et avec l'univers lui-même qui en est fait.

Ensuite, et selon une classification verticale cette fois, La théorie de l'action de Justa Holz Mänttari vise à produire des textes appropriés à des situations spécifiques ou à des contextes professionnels (Guidère 2008 : 71) ; des contextes que nous estimerions à la lumière de notre étude inexistantes. La théorie du Skopos de Hans Vermeer promue par Christine Nord, Katharina Reiss et Margaret Ammann – vise, elle, une traduction fonctionnelle suivant la finalité voulue et déterminée par le commanditaire de la traduction. À l'instar de la théorie de l'action, l'intérêt de cette approche est pragmatique ; toutefois, cela se passe dans le cadre d'une pluralité appelée *variance fonctionnelle* dans le cas d'un skopos variant (Guidère 2008 : 72-74). Or, notre finalité objective inscrite dans une traduction hétérologique de la catégorie de l'être singulière exigerait que nous nous en passions selon une vision dûment ontologique. Et c'est ainsi que nous ne cesserons pas de discréditer le contexte dans ce pragmatisme. Quant à La théorie du jeu de John Van Neumann, elle entend aider le traducteur d'une manière normative à optimiser le processus de décision (une décision critiquée et rebutée ci-haut) sans perdre trop de temps. En d'autres termes, le travail effectif du traducteur demeure pragmatique. Or, cela requiert l'idée du contexte (Guidère 2008 : 74) forgée de toutes pièces que nous rejetons catégoriquement. Pour finir, La théorie du polysystème d'Itamar Even-Zohar s'affaire à développer une traductologie analytique de nature systémique et fait donc partie des approches dites ciblistes selon une traduction panoramique au sein des systèmes culturels d'accueil. Ainsi, elle engendre des tensions entre les littératures nationales et celles étrangères sous formes de subjectivité, en fin de compte, idéologique (et nullement ontologique) susceptible de fausser la traduction (Guidère 2008 : 76).

Revenons enfin à l'approche décisionnelle : plutôt que de dire *traduire est une affaire de conscience et de subconscience pour choisir le référent*, nous pensons que traduire serait d'opter pour les significations ultimes qui sont confinées dans les *parties fractales* dans lesquelles loge le *tout*, à savoir les mots; plus précisément, les noms (catégorèmes) qui se saisissent des sémantiques. Voilà pourquoi toute omission de nom serait en réalité une omission d'information primaire : si le subconscient et la conscience tergiversent sur le concept d'un glossème en particulier, la conscience se rattacherait à la littéralité des noms pour leur *omniscience sémantique* contrairement à tous les autres catégorèmes qui constituent, de concert avec les syncatégorèmes, de simples expansions, à défaut de quoi, nous perdriions de l'information.

Ainsi, la traduction du signifié serait l'apanage du catégorème holosémantique, à savoir le nom, puisque toutes les autres catégories du discours s'appuient sur ce dernier par le biais du rapport d'attribution que nous citâmes ci-haut, au début de l'étude. Ainsi, les prédicats, qu'ils soient verbes ou noms, ne se font attribuer qu'aux noms. Quant aux particules, elles s'appuient forcément sur lesdits prédicats, qu'ils soient verbes ou noms également.

Néanmoins, l'on pourrait ici nous reprocher d'avoir vu l'exemple d'un verbe et d'une particule – et qu'il n'est pas question de noms ! Or, on est obligé d'évoquer le verbe et la particule en tant que noms (catégorèmes) et non en tant que syncatégorèmes pour mener à terme ce reproche.

Là, et à partir du moment où nous n'avons de cesse de critiquer les approches traductologiques, fussent-elles diverses, et de récuser les reproches spéculatifs au profit du caractère holosémantique des noms – nous choisissons donc d'assoir concrètement notre propre approche traductologique fondée sur le nom en étudiant trois traductions différentes du Coran, compte tenu de son large lectorat :

Dans les faits, Blachère (1966 : 29), Kechrid (1993 : 2) et Chebel (2013 : 13) traduisirent respectivement le mot الصراط [As-sirât] du sixième verset de *La Liminaire* اهدنا الصراط المستقيم [Ihdinâ As-Sirâta Al-Mustaqîm] par *voie* et *chemin* dans : « Conduis-nous [dans] la *Voie* Droite », « Guide-nous sur le droit *chemin* » et « Conduis-nous sur le droit *chemin* ». Il s'en est suivi une adéquation numérique sans faille d'un verbe et de trois noms entre la version arabe et les trois traductions susmentionnées :

Impératif irrégulier dont la voyelle est supprimée	اهد: فعل أمر مبني على حذف حرف العلة
Pronom personnel lié au verbe, complément second d'objet à l'accusatif	نا: مفعول به منصوب أو في محل نصب
Outil de la détermination + Complément direct d'objet à l'accusatif	ال + صراط: أداة تعريف + مفعول به ثان
Adjectif (est aussi un nom en langue arabe).	المستقيم: نعت

Tableau n°2

Nous en retenons surtout qu'aucune omission de nom n'a été faite ; critère selon nous indispensable pour la justesse d'une traduction quel que soit le nombre des syncatégorèmes (verbes et particules) employés à cet effet. Afin de déterminer la signification (*la partie*) en français d'*As-sirât*, où logeraient les autres acceptions connotatives dites sens (*le tout*), nous catégorisons toutes les occurrences de ce mot et ses dérivés dans le Coran selon des acceptions aprioriques bien distinctes. Une fois cette opération terminée, nous prendrons selon les statistiques révélées la catégorie d'acceptions dont le nombre d'occurrences est inférieur aux nombres des autres catégories d'acceptions. Autrement dit, nous gardons la *partie* et nous nous délaissions du *tout* puisque ce qui est fait d'un nombre d'occurrences restreint est forcément la *partie* par rapport à ce qui est fait d'un nombre d'occurrences plus grand. Par la suite, l'acception révélée de la *partie*, c'est-à-dire, celle du groupe au nombre d'occurrences inférieur remplacera et accusera à merveille toutes les autres occurrences dans tout le corpus sans tenir compte du contexte. Cela serait vérifié d'autant plus que le contenu sémantique de la *partie* renfermerait le contenu sémantique du *tout*, car nous essayâmes de prouver que le *tout* logerait dans la *partie*.

Nous recensâmes donc quarante et une occurrences qui gravitaient vaguement autour des acceptions : religion, foi, faction, culte, méthode, etc. Nous recensâmes aussi quatre occurrences (dans les versets : Al-A'raf : 16 et 86 ; Yâsin : 66 ; Al-Mulk : 22) gravitant clairement autour des acceptions : chemin, voie, route. Le *tout* logeant dans la *partie*, les signifiés des quarante et une occurrences logeront forcément dans ceux des quatre dernières citées à part. Et vu qu'*As-sirât* est invariable selon l'usage de

l'arabe et que les *Subul* (multitudes de chemins et/ou de voies) convergent et s'agrègent pour créer *As-sirât*, nous le traduisons en français par *route* car elle peut être à plusieurs voies. D'ailleurs, on désigne par *la route* : l'ensemble des voies de communication ; ce qui s'accorde exactement avec l'outil de détermination *Al-* (la) suivi de *Sirât* (route). Voilà sommairement comment nous essayâmes de déceler les significations des noms en traduisant *La Liminaire* d'une manière inédite sans égard pour le contexte. Ces significations d'*As-sirât* puisées dans la *partie* avaient remplacé les sens d'*As-sirât* dans le *tout* (*La Liminaire* et le Coran) sans jamais engendrer des discordances sémantiques.

Pour le vérifier, nous prenons le cas des trois traductions unanimes et susmentionnées de l'adjectif المستقيم [Al-mustaqîm] (l'adjectif étant en arabe une catégorie de nom parmi tant d'autres) qui est attribué au sujet الصراط [As-sirât] ; à savoir l'adjectif *droit(e)*. En appliquant notre approche pour traduire le même adjectif, nous prospectons toutes ses occurrences dans le Coran ; soit dix parues dans les neuf versets suivants : (At-Tawba 9 : 7) incluant deux occurrences, (Yunus 10 : 89), (Hûd 11 : 112), (Ash-Shûara 26 : 15), (Fussilat 41 : 6 et 30), (Al-Ahqaf 46 : 13), (Al-Jinn 72 : 16), (At-Takwir 81 : 28). Après avoir examiné toutes ces occurrences, nous en concluons que huit des versets cités logent en tant que *tout* dans le neuvième verset (Hûd 11 : 112) qui serait la *partie*. Le verset en question doit son titre de la *partie* à un indice : en effet, dans ce neuvième verset, le verbe استقم [istaqim] de la même racine que l'adjectif المستقيم [Al-mustaqîm] susdit est l'antécédent du verbe تاب [Tâba] qui signifie retourner ; notamment vers Allah, dans le sens nébuleux de ce que l'on a tendance à définir par «se repentir». Le verbe استقم *istaqim* logerait dans le verbe تاب *Tâba* puisque ce dernier se rattache (*ma'tûfun 'ala*) au verbe *istaqim* :

Le verset en arabe	﴿ فَاسْتَقِمْ كَمَا أُمِرْتَ وَمَنْ تَابَ مَعَكَ وَلَا تَطَّعَوْا (...) ﴾	استقم [istaqim] est l'antécédent de تاب [Tâba].
Le verset traduit par Blachère (1966 : 257)	«Va droit, comme tu en as reçu l'ordre, ainsi que ceux qui, avec toi, sont revenus [à Allah] ! [...]».	«Va droit» est l'antécédent de «sont revenus».
Le verset traduit par Kechrid (1993 : 200)	«Prends le droit chemin comme il t'a été ordonné toi ainsi que ceux qui sont revenus à Dieu avec toi [...]».	«Prends» est l'antécédent de «sont revenus».
Le verset traduit par Chebel (2013 : 238)	«Tiens-toi à ce qui t'a été ordonné [Reste sur le chemin (Chebel 2013 : 239)], et ceux qui ont cru avec toi [...]».	L'antécédent n'a pas été énoncé.

Tableau 3

Mis à part la traduction de Chebel, le rapport d'antécédence dans les deux autres traductions a été rendu sans équivoque. Ainsi, et à la lumière de notre approche, le «sens» de «droit» dans les huit versets susdits, qui constituent le *tout*, loge dans la «signification» de «retour», qui est quant à elle la *partie*. Là, nous constatons bien que cette signification holosémantique est fractale puisque les sens des neuf versets, ainsi que des dix occurrences dérivées de la même racine que le nom [Al-mustaqîm], se télescopent⁵ successivement en elle.

En plus, cette signification de «retour» va correspondre à toutes les occurrences de l'adjectif [Mustaqîm] et du verbe [Istaqâma] dans tout le texte coranique sans que ledit contexte ait la moindre incidence sur ces dernières. Il n'y aura donc aucune différence dite connotative. Pour l'expliquer, nous passons en revue ce qui se trouve dans les dictionnaires, et qui est communément appelé «acceptions» de

[Mustaqîm] et d' [Istaqâma] pour démontrer qu'elles ne sont, en fait, que le signifié nébuleux et altéré de la signification «retour». Le tableau suivant l'illustre très bien :

a)	<p>ق و عدل: يرجع مرجح حق.</p> <p>Selon une certaine interférence sémantique entre les deux racines (ق و عدل) [‘a da la], (م [qa wa ma] et (ع د ل) [al-‘aada], [al-‘aada] : [al-‘istiqaama]</p>	<p>Être équitable : «retourner» à/vers la morale dont on ne s'écarte pas. (traduit nébuleusement par : droiture, ou caractère de celui qui ne «s'écarte pas» de la morale, et donc qui y «retourne» forcément : équité).</p>
	عدل عن [‘adala ‘an]	<p>عدل عن: حاد.</p> <p>Se départir de : partir forcément ailleurs ; par la même occasion : «retourner» quelque part ailleurs de l'endroit, ou de l'idée, dont on se départit.</p>
	عدل إلى [‘adala ‘ila]	<p>عدل إلى: رجع.</p> <p>Retourner à/vers.</p>
	معدل [ma‘dilun]	<p>أخذ الرّجل في معدل الحقّ و معدل الباطل، أي: في طريقه و مذهبه.</p> <p>La route du bien et celle du mal : la route où l'on «retourne» vers le bien ou vers le mal. Se départir du mal vers le bien, et vice-versa.</p>
	اعتدل [‘i‘tadala]	<p>اعتدلت النّاقة الأمتلّ سنامها: استقام سنامها بعدما كان مائلا، فرجع إلى هيئته الأولى.</p> <p>La chamelle dont la bosse pend sur le côté se redresse : quand la bosse de la chamelle se redresse et «retourne» à son état vertical, une fois ses réserves de graisses reconstituées.</p>
b)	قَوَمَ السِّلْعَةَ و استقامها: قَرَّها. [qawwama], [‘istaqama]	<p>قَوَمَ السِّلْعَةَ و استقامها: قَرَّها.</p> <p>Estimer une marchandise : évaluer son prix en se référant à un repère. Retourner, pour ce faire, à une valeur normative.</p>
	مستقيم [mustaqimun]	<p>المستقيم: من يدفع إلى آخر الثوب ليبيعه بثمن معلوم، فما زاد على ذلك الثمن؛ فهو للبائع.</p> <p>Committant commercial : celui qui délègue la vente d'un habit à une autre personne pour un prix prédéfini, tout en lui concédant (lui «retournant») le surplus qui excéderait le prix convenu. Ce prix lui «retourne» de droit.</p>
	خط مستقيم [mustaqimun]	<p>خط مستقيم.</p> <p>Ligne droite : succession de points qui est conforme à un repère rectiligne. L'ensemble des points qui «retournent» vers ce repère d'alignement.</p>

Tableau 4

En somme, le fait que la signification de *retour* est vraiment le dénominateur commun entre toutes les acceptions susnommées serait flagrant.

La traduction d'*As-sirât Al-mustaqîm* par *la route du retour* viendra donc accentuer l'idée d'un Adam et d'une Ève bannis du paradis d'Éden, qui arpentent à grands pas la route du retour, vers le lieu dont ils ont été chassés, dressée au-dessus de géhenne. Toute une histoire consignée sur plusieurs passages coraniques et une

multitude de hadiths ; tout un sens qui logerait pertinemment dans la *partie* fractale *route du retour*, après bien des séquences de *parties* gigognes dans lesquelles logent des *touts*, qui sont en même temps des *parties* gigognes qui contiennent d'autres *touts* encore plus grands, et ainsi de suite, à la manière fractale. Une signification, somme toute, en parfaite adéquation avec les passages coraniques évoquant l'exil susdit, qui prouverait que le raccroc n'y serait pour rien quand il s'agirait d'expliquer la crédibilité de nos hypothèses.

C'est pour cela que l'étude traductologique portera finalement, pour concilier le caractère illusoire et projeté du sens avec la nature fractale de la signification, sur une vision globale fondée sur les noms car l'opération traduisante exige que nous traduisions sans retrancher ces noms. Ces derniers étant holosémantiques, les supprimer serait annihiler des unités fondamentales du signifié.

V - Conclusion:

Comme nous avons pu le constater, cette étude a essayé de démontrer la pertinence d'une approche traductologique globale fondée sur le nom vu que, parmi toutes les catégories du discours, ce dernier serait un catégorème holosémantique : il s'accaparerait de tous les signifiés. Une approche que nous qualifiâmes donc de globale car elle unifierait deux notions antinomiques : celle d'une signification fractale dépourvue de l'artefact que nous appelons d'habitude contexte, et celle d'un sens illusoire et projeté sur ladite signification fractale. Le sens serait alors fictif puisqu'il se combinerait au contexte dont l'invraisemblance serait avérée : en effet, nous avons de même essayé d'établir que traduire en tenant compte du contexte signifierait une traduction plurielle et variante, et donc aucunement objective. Cela implique deux choses : lorsqu'on se saisit du sens pour le traduire, le signifié serait toujours affecté par le point de vue personnel du traducteur et mènera forcément à une traduction épistémologique, dans laquelle ce signifié serait loin de la vérité. Par contre, quand on se saisit de la signification, le signifié serait expurgé du point de vue subjectif du traducteur et la traduction serait donc ontologique. Là, le signifié serait le plus proche possible de la vérité. Aussi, nous ne manquâmes pas de constater une confusion conceptuelle illogique de la linguistique et nous remplaçâmes, alors, la notion du *contextus* par celle de l'*intextus* puisque nous aurions établi que le contexte serait un artefact : au lieu de venir avec le texte, il serait le texte lui-même. Cela serait à envisager dans la mesure où toute traduction ontologique et objective devrait se départir du sens, et par la même occasion du contexte. Or cette entreprise nécessite que nous réexpliquions la nature réelle dudit contexte au lieu de la tolérer tout simplement comme étant fictive. Ainsi, une fois annihilée l'idée d'un contexte métatextuel, les concepts affectés de «sens» et d'«acceptations connotatives» n'auraient plus lieu d'être. C'est à ce moment seulement que la traduction deviendrait ontologique.

Accessoirement, La portée théorique de cette étude s'inscrirait dans la transition entre des traductologies molles (dites traductologie descriptive *d'avant-hier* et traductologie productive *d'aujourd'hui*) (Ladmiral 2010 : 15) et une traductologie exacte (dite traductologie inductive *de demain ou d'après demain*) (Balatchi et Haisan 2013 : 57 et Ladmiral 2010 : 16). Ensuite de quoi, nous constatons que la traductologie d'aujourd'hui serait impliquée dans une littérature spécialisée descriptive et ne reflétant en rien une sémantique objective. Il ne conviendrait donc pas de favoriser les ciblistes au préjudice des sourciers puisqu'ils s'intéresseraient au *sens* dit *les effets* plutôt qu'aux signifiants, ou encore, aux signifiés car nous vîmes dans cette étude que ces effets seraient une simple projection du signifié fractal. Conséquemment, et à la différence de Ladmiral, nous traduisons les relia qui constituent le référent du discours et non ses effets (Ladmiral 2014 : 13-14). Nous préconisons alors une translation fidèle et impersonnelle (Dobenesque 2002 : 5) quand nous traduisons les catégorèmes holosémantiques, c'est-à-dire, les noms. Pourtant, nous pensons que cela différerait du transcodage attendu que la translittération est un transfert quantique ou quantifié de

l'information et que le transcodage serait plutôt une reproduction formelle apophantique. Du reste, il conviendrait de traduire les verbes et les particules via une adaptation appelée à mauvais escient par Hewson *traduction ontologique*, dépassant la dichotomie des sourciers et des ciblistes (Ivanov 2015: 438). Or, Hewson n'aurait pas dû la qualifier d'ontologique car la traduction libre qui relève de cette adaptation implique la liberté du traducteur quand il traduit, et nécessite donc qu'il donne libre cours à son point de vue, aucunement ontologique, controversé au tout début de cette étude.

Notes :

1. ANTIDOTE HD. version 2.1 [Logiciel] (2009) : sémantique. *Dictionnaire de définitions*. Montréal : Druide informatique. Entrée : contexte.
2. Dans la foulée du tableau n°1, une première explication inférentielle avait prédit que l'occurrence de l'extralinguistique (contexte et/ou situation) ne se déroule ni n'est perçue, de toutes les manières, que par le truchement du textuel (le verbal écrit ou oral). Partant, nous avançons par la notion de l'*intextus*, dans le cadre de la contextualité quantique, une explication savante du résultat inférentiel précédent.
3. Les scientifiques et partisans de cette vision sont légion à l'instar de : Michael Talbot, Lynne McTaggart, David Bohm, Karl Pribram, David Albert, Richard Feynman, John Hagelin, Stuart Hameroff, Nick Herbert, Míceál Ledwith, Andrew Newberg, Dean Badin, Jeffrey Satinover, Leonard Susskind, William Tilles, Fred Alan Wolf, Brian Greene, Amit Goswami, etc.
4. Nous qualifions la signification de *fractale* puisqu'elle renferme le sens qui se projette sur elle. La signification serait la *partie* qui renferme et contient le *tout* ; ce dernier loge en elle. En quelque sorte, elle devient une *partie* gigogne et renferme le *tout* en tant que son synonyme et son équivalent (partie expressive *pars totalis* réelle). Elle devient donc la miniature du *tout* et n'est plus le fragment partiel à quoi le *tout* n'équivaut pas (partie *pars pro toto*).
5. La signification fractale et holosémantique de *retour* est une *partie* gigogne qui renferme le *tout* en tant que verset 112 dans la sourate de Hûd. Bien avant, ce dernier était à son tour la *partie* holosémantique gigogne qui avait renfermé le *tout* en tant que les huit versets suivants : (At-Tawba 9 : 7), (Yunus 10 : 89), (Ash-Shûara 26 : 15), (Fussilat 41 : 6 et 30), (Al-Ahqaf 46 : 13), (Al-Jinn 72 : 16), (At-Takwir 81 : 28). Bien avant, plus loin encore, ces huit versets étaient à leur tour la *partie* gigogne qui avait renfermé les divers passages coraniques relatant l'expulsion d'Adam et d'Ève du paradis. Tout bien considéré, cette expulsion loge *stricto sensu* dans la signification fractale de *retour*... soit, le retour vers le paradis!

Références :

- [1]- ALBERTAZZI, L. et al. *Aristote au XIX^e siècle*. Denis Thouard. Vol. 21. Paris. 2004. p. 264.
- [2]- AUFFÈVES, A. et GRANGIER, P. Contexts, Systems and Modalities: A New Ontology for Quantum Mechanics. In *Foundations of Physics*. 2. 46. 2016. pp. 121,137
- [3]- BALAȚCHI, R.-N. et HĂISAN, D. « Le rôle des revues de traductologie dans l'histoire et la critique des traductions ». In *Atelier de traduction*. Universităţii din Suceava. 19. 2013. pp. 47-61.
- [4]- BAYLON, C. et FABRE, P. *Initiation à la linguistique, cours et applications corrigés*. Nathan. Paris.1990. p. 234.
- [5] – BARRAU, A. *Quelques éléments de physique et de philosophie des multivers*. Laboratoire de Physique Subatomique et de Cosmologie CNRS-IN2P3. Université Joseph Fourier. 2013. Consulté le 07 juillet 2018. <http://lpsc.in2p3.fr/barrau/aurelien/multivers_lpsc.pdf>. p. 134.
- [6] – BELLANGER, E. et al. *Physique MPSI-PCSI-PTSI: Programme 2013 : cours complets et exercices corrigés*. Pearson Education France. 2^eéd. Montreuil-sous-Bois. 2013. p. 828.
- [7] – BELAUBRE, G. et al. *Ondes, matière et Univers : relativité générale, physique quantique et applications*. EDP Sciences. 1^{re}éd. 2018. p. 534.
- [8] – BENSON, H. *Physique III: Ondes, optique et physique moderne*. De Boeck Supérieur. 5^eéd. Louvain-la-Neuve. 2016. p. 760.
- [9] - BLACHÈRE, R. *Le Coran (al-Qor'ân)*. G.-P. Maisonneuve et Larose. 1966. p. 748.
- [10] - BOISSON, C. La forme logique et les processus de déverbalisation et de revérbalisation en traduction. In *Meta : journal des traducteurs*. 2. 50. 2005. pp. 488-494.
- [11] - BRAVO F. En relisant les anagrammes de Saussure. Pour une sémiologie des *figures sonores*. 9h05. 2000. Consulté le 30 mars 2016, <https://www.9h05.com/wa_files/EN_20RELISANT_20LES_20ANAGRAMMES_20DE_20SAUSSURE_20POUR_20UNE_20SEMILOGIE_20DES_20_C2_AB_20FIGURES.pdf>.
- [12] - CHEBEL, M. *Le Coran*. Fayard. 3^eéd. 2013. p. 735.

- [13] – DOBENESQUE, É. «Pour une histoire du sujet de la traduction (et pourquoi la Renaissance)», In *Doletiana : revista de traducció, literatura i art.* 1. 2007. pp. 1-9.
- [14] - DURIEUX, C. Vers une théorie décisionnelle de la traduction. In *Revue Lisa.* 3. 7. 2009. pp. 349-367.
- [15] – FORTIER, J. Une preuve moderne du théorème d'incomplétude de Gödel, In *Bulletin AMQ.* 3. 56. 2016. pp. 27-44.
- [16] – GODIN, C. « Le tout dans la partie », In *Les cahiers de médiologie.* Gallimard. 1. 9. 2000. pp. 179-188.
- [17] – GUIDÈRE, M. Introduction à la traductologie. *Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain.* De Boeck. Bruxelles. 1^{re}éd. 2008. p. 169.
- [18] – HARAMEIN, N. «Quantum Gravity and the Holographic Mass», In *Physical Review & Research International.* 3. 4. 2013. pp. 270-292.
- [19] – IVANOV, A.-C. «Du côté des sourciers ou du côté des ciblistes ?». In *The Proceedings of the "European Integration - Between Tradition and Modernity" Congress 6.* Tîgru-Mureş. 2015. pp. 430-440.
- [20] - KECHRID, S. E. *Al-Qur'an al-Karim. Dar Al-Gharb Al-Islami.* Beyrouth. 1993. p. 565.
- [21] – KLEIBER, G. «Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », In *Langages.* Larousse. 31. 127. 1997. pp. 9-37.
- [22] – LADMIRAL, J.-R. Un triangle traductologique. In *Translations.* 2. 2010. pp. 9-21.
- [23] – LADMIRAL, J.-R. *Sourcier ou cibliste.* Les Belles Lettres. Paris. 2014. p. 303.
- [24] - LEIFER, M. et PUSEY, M. Is a Time Symmetric Interpretation of Quantum Theory Possible Without Retrocausality? In *Proceedings of the Royal Society A: Mathematical, Physical and Engineering Science.* 473. 20160607. 2017. Consulté le 2 janvier 2020. <<http://dx.doi.org/10.1098/rspa.2016.0607>>.
- [25] - LEMOINE, J. et VIENNOT, S. Il n'est pas impossible de résoudre le jeu d'échecs. In *Bulletin de la société informatique de France.* 6. 2015. pp. 15- 40.
- [26] - LEVRAT, J. et VUFFRAY, M. *La problématique de la mesure en mécanique quantique.* Travail de master en sciences humaines et sociales. École polytechnique fédérale. Lausanne. 2007. p. 23.
- [27] - LOGUERCIO, S. D. Les rôles du co-texte, du contexte et de la situation dans la lecture en langue étrangère et leur implication pour la lexicographie bilingue. In *Corela (en ligne).* H.S. 11. 2012. Consulté le 30 avril 2019, <<http://corela.revues.org/2210>>.
- [28] – OURJOUTSEV, A. Étude théorique et expérimentale de superpositions quantiques cohérentes et d'états intriqués non-gaussiens de la lumière. *Physique Atomique [physics.atom-ph].* Thèse de doctorat. Université Paris Sud - Paris XI. 2007. Français. tel-00200715v1.
- [29] - PARIS R. « L'identité, première loi de la logique formelle, n'a pas de contenu réel ». 2015. mis en ligne le 27 août 2015. Consulté le 01 août 2016. <<http://www.matierevolution.org/spip.php?article4257#forum21018>>.
- [30] - PAVEL, I. « La mesure par Millikan de la charge de l'électron ». In *Bibnum (en ligne) Physique.* 2010. Consulté le 20 janvier 2020, <<http://journals.openedition.org/bibnum/805>>.
- [31] - RASTIER, F. De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie. In *Revue-texto (en ligne).* 1999. Consulté le 01 avril 2016. <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html>.
- [32] - REEVES, H. L'origine de l'Univers. In *Horizons philosophiques.* 2. 2. 1992. pp. 1-26.
- [33] - RIOUL, O. « Une théorie mathématique de la communication ». In *Bibnum (en ligne) Calcul et informatique.* 2018. Consulté le 15 janvier 2020, <<http://journals.openedition.org/bibnum/1190>>.
- [34] – SCHEPENS, P. *Linguistique dialogue et psychanalyse.* Press Univ. Franche-Comté. 1999. p. 358.
- [35] - TABOURET-KELLER, A. De quoi parle Vygotski quand il parle de la langue ?. In *Enfance.* 1. 42. 1989. pp. 17-22.
- [36] - TONONI, G. et KOCH, C. Consciousness: here, there and everywhere? In *Philosophical transactions of the Royal Society of London. Series B, Biological sciences.* 370. 20140167. 2015. Consulté le 3 janvier 2020. <<http://dx.doi.org/10.1098/rstb.2014.0167>>.
- [37] – VALLÉE, J. « La Théorie de la Double Causalité (TDC) présentée par Jacques Vallée à TEDx Bruxelles ». 2011. Consulté le 16 août 2017. <https://psychaanalyse.com/pdf/Theorie_de_la_Double_Causalite.pdf>, p. 18.
- [38] – ZWIRN, H. «Mécanique quantique et connaissance du réel». In *Implications philosophiques de la science contemporaine.* Presses universitaires de France. 2. 2002. pp.1-8.